

Une semaine, un livre

N°562, 19 mai 2023

Roland Le Mollé

Pontormo

Portrait d'un peintre à Florence au XVI^e siècle

Actes Sud 2010, Babel 2024

427 pages

Le peintre florentin Giovambattista Naldini (1537-1591) se souvient des années qu'il a passées comme apprenti chez le maître Pontormo, jusqu'à la mort de celui-ci, en 1557.

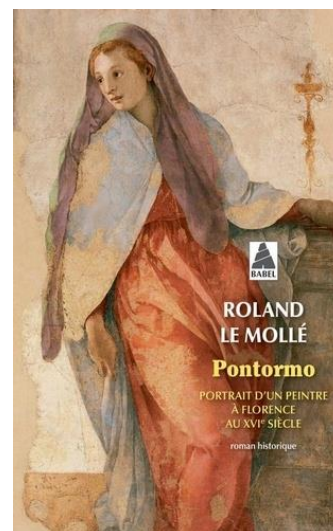
Jacopo Pontormo était un peintre visionnaire, à la personnalité affirmée, peu enclin aux compromis malgré les pressions auxquelles il était soumis par ses commanditaires, notamment les Médicis. Grand admirateur de Michelangelo (1475-1564) de quelques années son aîné, et en particulier de ses fresques de la chapelle sixtine à Rome, il passa les dix dernières années de sa vie à la décoration du chœur de la basilique San Lorenzo, l'église de la famille Médicis à Florence. C'est à ce moment-là que le jeune Naldini le côtoya.

Roland Le Mollé, historien de l'art et spécialiste de la peinture florentine, a étudié toute la littérature concernant Pontormo, jusqu'aux carnets intimes du maître. Il utilise dans ce roman historique l'artifice littéraire de la voix de l'apprenti pour livrer un portrait en profondeur du grand peintre. Ainsi, c'est à travers la narration de Naldini et les dialogues avec Pontormo et les autres peintres, comme Bronzino ou Vasari, qu'il construit par apports successifs ce portrait très complet. Bien que plus académicien que romancier, il réussit à faire entrer le lecteur dans l'intimité du peintre, dans le fil de ses pensées, dans sa vie quotidienne, sans être rébarbatif ni élitiste. Pontormo apparaît comme un être fantasque, torturé, perdu dans ses pensées, perfectionniste à l'extrême, porté par une vision forte de son art, tout en gardant une grande simplicité, un goût pour les plaisirs simples et les repas bien arrosés entre amis.

Dans le prolongement du livre de Laurent Binet, *Perspective(s)* (une semaine, un livre n°550) qui se concentre sur la mort de Pontormo et qui est composé uniquement de lettres entre les acteurs politiques et artistiques de l'époque, *Pontormo* apporte beaucoup plus d'informations, en particulier sur les débats esthétiques et sur le sens de l'art au temps du maniérisme.

.

Roland Le Mollé est né en 1930. Il est agrégé d'italien et docteur ès lettres. Il a enseigné à l'École normale supérieure de Pise et est maître de conférences honoraire à l'université Stendhal de Grenoble. Spécialiste du maniérisme florentin et plus spécialement de Vasari, il a publié plusieurs livres sur cette période, dont *Giorgio Vasari, l'homme des Médicis* (Grasset, 1996), ouvrage couronné par l'Académie française et traduit dans plusieurs langues.



Une semaine, un livre

Extraits :

– Certainement. Moi, je te disais que, dans tous ses tableaux, Pontormo dit autre chose que ce que dit le tableau. Il va toujours un peu plus loin, mais il ne sait pas nous y conduire. Ou il ne veut pas. C'est comme s'il imaginait déjà un tableau futur en train de germer dans le tableau présent.

– Ou comme s'il était à l'étroit dans ce qu'il représente, dans ce qu'on lui demande de représenter et qu'il s'inventait une ouverture que personne ne comprend ni même ne voit.

– C'est vrai ça, je l'ai remarqué, le sujet de son tableau recule toujours. Comme s'il y avait un sujet derrière le sujet. Aucun tableau ne peut contenir tout ce qu'il veut dire, précisa Daniello.

– J'irais plus loin. Parfois, quand je regarde ses tableaux, ses fresques, me viennent des idées auxquelles je suis certain qu'il n'a pas pensé. Il se dégage presque toujours de ces œuvres des émotions qu'il ne soupçonnait pas.

.

Ce soir, j'ai aidé Marco Moro à ramener Pontormo depuis San Lorenzo. Il avait surtout besoin de moi pour le soutenir tout le temps qu'il monterait à l'échelle. En arrivant, il n'a pas mangé. Il s'est couché tout de suite. Son ventre énormément gonflé le faisait souffrir. Parfois, il se plaignait doucement comme geint un enfant malade. Il m'a regardé avec les yeux tristes de ces chiens sans maître qui errent dans les rues. Puis il s'est endormi tout d'un coup, comme terrassé.

Pendant que je veillais sur son sommeil, mon esprit incorrigible revenait errer entre les murs de San Lorenzo où rodent ces fantômes hallucinés et je pensais à Pontormo qui, depuis plus de dix ans, s'agitait, se démenait en haut de ses échafaudages et se battait contre ces apparitions qui remontaient du plus profond de sa mémoire.

Ces fresques, il savait désormais qu'il ne les finirait pas. Il prenait son temps pour retarder un peu plus le moment de ne pas les finir. Parce qu'il savait qu'il vivrait aussi longtemps qu'il ne les finirait pas. Il avançait chaque jour un travail qui reculait sans cesse. C'est cela qu'il avait compris : le trait du pinceau le maintenait en vie. Il luttait contre la mort par pinceau interposé. Il peignait lentement pour reculer l'échéance. Il peignait dans l'étreinte de cette lutte pour ajourner le terme, pour vivre encore un peu dans l'espace de ce mourir. Avant que le pinceau ne lui tombe des mains.

Il s'est réveillé en pleine nuit. Quand je me suis approché de lui, il m'a dit en souriant, mais d'une voix très basse, qu'il s'était réconcilié avec la lune. Puis il s'est rendormi.